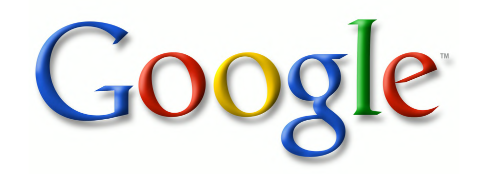
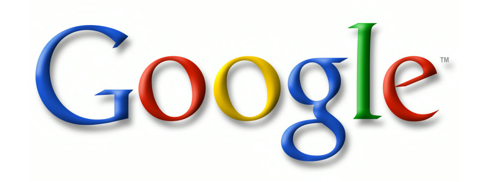
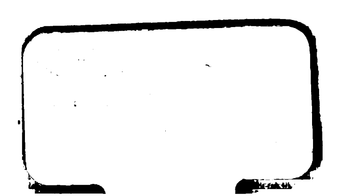




Sagra - Intro. à la Philosophie Religieuse - - -


DE TAIRE
FAIRE








SE TAIRE
FAIRE

# INTRODUCTION

A LA

# PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, rue Soufflot, 18.

# INTRODUCTION

A LA

# PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

PAR

M. RAMON DE LA SAGRA

Membre correspondant de l'Institut de France, de l'Académie royale de Belgique
de l'Institut des Pays-Bas, etc.

PARIS
GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17

1869

# PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

## MON PROGRAMME

L'unité religieuse est un besoin social de l'époque, également connu et proclamé par les croyants en la vérité du culte qu'ils professent, et par les philosophes qui aspirent à donner une base stable au développement de l'humanité constamment progressive. Chez les uns et chez les autres, cette même conviction s'appuie sur celle que la vérité ne peut être qu'*une* et que, par conséquent, la diversité dans les croyances constitue une négation de ce principe. De l'exactitude de cette conséquence, il résulte que la tolérance religieuse, ou l'admission à un égal degré d'importance de tous les cultes, impliquerait aussi une contradiction avec le grand principe que nous venons d'énoncer, à moins de reconnaître que, dans toutes les religions, existent et sont acceptées des vérités identiques qui en constituent le fond, et que les cultes ne sont que des formes variables et transitoires d'une importance secondaire. On peut donc déduire de là

que les divergences qui jusqu'aujourd'hui ont séparé les hommes sous le point de vue religieux, se rapportaient plus à la forme qu'au fond de leurs croyances respectives, et que, par suite, la tolérance religieuse, dernière conquête du protestantisme philosophique, cesse d'être une contradiction avec la proclamation de l'unité religieuse, dès qu'on considère cette tolérance comme exclusivement relative aux formes adoptées et suivies par les diverses croyances.

On peut aussi déduire une autre conséquence de cette manière philosophique et impartiale de considérer la tolérance : c'est qu'il ne peut avoir désormais qu'une utilité transitoire, remplissant la période qui sépare l'époque des diverses croyances admises sous le nom de *religions*, et celle de la reconnaissance universelle d'une seule et unique *religion*.

Comment parvenir à ce grand résultat? Examinons

Nous avons admis, comme une vérité acceptée généralement, l'existence de principes identiques, dans toutes les religions, constituant leur base ou leur fond.

Quelle a été l'origine ou la source de ces principes ?

L'histoire et le raisonnement prouvent qu'ils n'ont pas été le résultat du développement progressif de l'intelligence humaine, car ils existaient chez les peuples les plus anciens du globe, les Aryas, par exemple, où, à côté d'une organisation sociale dans l'enfance, puisqu'elle n'était pas encore arrivée à constituer des villes ou des cités (1), étaient admis et pratiqués les principes

(1) Voyez à cet égard l'*Essai sur le Véda*, par E. Burnouf, p. 88.

les plus sublimes de la morale, tandis que les applications de l'intelligence, dans les arts et dans les sciences, commençaient à peine à sortir de l'ignorance primitive (1).

Les grands principes religieux, connus de toutes les religions et reconnus et vénérés par tous les peuples de la terre, ont été donnés aux hommes par une véritable intuition, comme leur ont été aussi donnés, ainsi qu'à tous les animaux, des instincts de conservation pour leur existence matérielle. Ces deux ordres de sentiments ou d'idées étaient respectivement destinés : les uns (les *instincts physiques*), à la conservation et la reproduction de la vie matérielle ; les autres (les *sentiments moraux*), au maintien de la vie sociale, inhérente à l'espèce humaine. Considérés sous ce point de vue, ces deux ordres d'idées étaient également nécessaires et indispensables à l'existence complexe de l'homme.

Laissant de côté les instincts physiques, que personne ne nie, ainsi que leur origine indépendante et antérieure au développement de l'intelligence, bornons-nous à considérer les sentiments moraux provenant de la même source.

Nous dirons premièrement que, par ce même motif de leur origine, ils n'ont pas pu être soumis au raisonnement pendant la longue période de l'enfance sociale, dans laquelle l'intelligence humaine se développait par des degrés lents et successifs, qui n'ont reçu un mouvement accéléré et rapide que dans la période moderne.

(1) Dans notre travail sur les *Révélations sous le point de vue philosophique*, nous développerons ces idées.

Tous ces efforts, lents et pénibles, qui de temps en temps recevaient des impulsions subites et inattendues, dont nous tâcherons de découvrir l'origine et de constater l'opportunité sociale dans un autre écrit (1), sont parvenus à créer ou à révéler les moyens de satisfaire les besoins progressifs des hommes et des sociétés qu'ils constituaient partout.

C'est ainsi que, par les efforts de l'intelligence, les arts et les sciences ont suivi une marche progressive, tandis que les grands principes religieux restaient immuables dans leur fond, quoique les formes que leur associaient les hommes vinssent en altérer fréquemment la pureté et l'essence.

Puisque le raisonnement ne s'appliquait pas, ou ne pouvait pas s'appliquer, ou qu'il était défendu de l'appliquer (2) à ces grands principes primitifs et fondamentaux de l'ordre dans l'humanité, quelle base, quel appui ont-ils pu avoir pour vivre et se soutenir?

La réponse est facile. — La même cause qui les avait révélés aux hommes : le *sentiment,* inspirateur de la *foi,* mère de la *croyance.*

(1) Nous faisions allusion à un grand nombre de découvertes inattendues que les hommes ne cherchaient pas, et qu'on pourrait attribuer à un hasard aveugle, si une *opportunité* remarquable n'était pas son caractère distinctif.

(2) La défense d'examiner les principes et les fondements des religions, ainsi que leurs cultes respectifs, était le seul moyen de les conserver dans leur intégrité respective dans chaque circonscription religieuse. Ainsi est née l'intolérance, qui a eu pour auxiliaires puissants, la division des peuples en nations, la diversité des langues, la création des douanes, le manque des moyens de communication, etc.

C'est pour cela que toutes les religions, sans exception aucune, ont vécu et se sont maintenues par la *foi*, attribut inhérent aux hommes et aux peuples pendant la période de leur enfance respective, soit individuelle chez les uns, soit sociale chez les autres. Cette période, (caractéristique de l'état de toute intelligence dans son commencement, lorsque l'observation et l'expérience ne lui ont pas encore fourni assez d'idées pour raisonner), exigeait l'aide de la *foi*, sentiment intime et comme supplétoire de la *raison*; foi qui produit chez l'enfant la croyance dans tout ce qu'on lui dit, ainsi que chez les peuples encore arriérés, et chez les hommes, non philosophes, la croyance dans les principes qu'ils sentent gravés au fond de leur cœur, se trouve fortement enracinée.

Mais par la même raison que les notions données aux enfants et acceptées par eux, ainsi que les croyances religieuses admises par les peuples, n'ont pas eu d'autre base que la *foi*, les unes et les autres se trouvent exposées à éprouver des altérations, des changements, plus ou moins profonds, plus ou moins complets, dès que la raison commence à appliquer le critérium de son examen aux sujets de leurs croyances respectives.

C'est ainsi que toutes les fausses notions données à l'esprit de l'enfant par une *éducation erronée*, sont détruites plus tard au moyen d'une *instruction rationnelle*, et, par la même cause, les croyances religieuses subissent, dans l'âge adulte de l'humanité, les fortes atteintes du raisonnement scientifique.

Nous sommes témoins, dans l'époque actuelle, des victoires obtenues par la science sur la foi, ce qui a pro-

duit un affaiblissement notable, non-seulement envers les croyances relatives aux cultes ou formes religieuses, mais aussi envers les grands principes religieux constitutifs de l'ordre dans l'humanité. Cette communauté dans la direction et la portée des coups dirigés contre les croyances tant fondamentales que secondaires, n'a pas d'autre cause que le principe, identique, de leur appui, c'est-à-dire, la *foi*. Car la raison humaine est arrivée à une période de développement, où elle déclare ne rien admettre dont la démonstration lui semble impossible.

De l'état des esprits partagés entre la *foi* et la *raison*, la seconde récusant et combattant tout ce qu'admet la première; celle-là récusant à la seconde sa compétence pour démontrer les vérités qu'elle proclame, il résulte un choc, une lutte à armes inégales, dont les résultats, quant à la découverte de la vérité, sont aussi stériles que dangereux pour la société. En effet, leur stérilité provient de l'impossibilité absolue d'arriver, par les moyens employés, à une victoire définitive, soit d'un côté soit de l'autre. Leur danger procède de l'affaiblissement qui s'opère dans les sentiments religieux, en dehors desquels il n'y a pas d'existence sociale possible.

En outre, comme les moyens qu'emploie la science, sont progressifs et que ceux de la foi restent stationnaires, on conçoit très-bien les progrès de la première dans la démolition successive et irrécusable d'un grand nombre de dogmes de l'ordre secondaire, démolition dont la raison est aujourd'hui admise par les défenseurs mêmes des religions. L'autorité et le prestige que ces conquêtes incontestables donnent à la science, la présentent aux yeux de beaucoup de monde, comme étant capable aussi de dé-

molir toutes les autres croyances, jusqu'à celle des principes, puisque ceux-ci appartiennent à la même catégorie dépendante de la *foi*, combattue à outrance par la science moderne.

L'état actuel des opinions contribue à rendre plus inégale la lutte à laquelle nous venons de faire allusion ; car la foi ne peut plus déjà employer l'ancien et puissant moyen de la compression ; il ne lui reste que la persuasion, laquelle suppose toujours un fond de croyance qui, comme nous l'avons dit, s'affaiblit tous les jours.

Les croyants même aperçoivent et déplorent tous les jours la décadence progressive de leurs moyens, non pas de conversion à leurs dogmes, mais même à l'effet de maintenir seulement les fidèles dans la foi de leurs pères. Les désertions sont journalières, et si elles ne deviennent encore plus fréquentes et plus nombreuses, c'est grâce à la peur qu'inspirent le matérialisme et l'athéisme avec leurs désolantes conclusions. L'esprit de l'homme aspirant à une certitude, que la science matérialiste ne lui donne point, reste attaché à la foi à laquelle il se cramponne pour ne pas tomber dans l'abîme.

Mais cet attachement est plus forcé que volontaire, car il est plutôt imposé par la crainte qu'inspiré par la conviction. Celle-ci a été blessée à mort par la même science qui effraie (grâce aux conséquences affreuses qu'on veut tirer de ses conquêtes), et c'est à cause de cela que ceux même qu'elle ne parvient pas à entraîner restent chancelants, faibles et indécis à l'ombre de la foi, craignant toujours les nouvelles atteintes de la science, qu'ils blâment et maudissent, pour calmer leurs inquiétudes et se venger de ses attaques.

En résumé, l'époque actuelle nous présente, en premier lieu, la science progressive, envahissante, en guerre ouverte avec la foi, et celle-ci s'affaiblissant toujours avec ses anciens moyens de résistance. En second lieu, dans un terme plus ou moins éloigné, si l'on veut, on aperçoit la société privée de ses conditions morales d'existence, et l'ordre disparaissant dans toutes les relations de la vie humaine.

Mais cela est impossible, car l'ordre est le principe de vie dans la société, et dès lors ce qui peut amener l'extinction de toutes les croyances serait seulement l'*anarchie;* or comme l'anarchie conduirait aussi à la mort sociale, son existence ou sa durée ne peut être que passagère, quoique terrible et désastreuse.

Dans ces circonstances, que faut-il faire pour empêcher son arrivée? — Nous allons l'examiner, partant des prémisses incontestables que nous avons établies.

Puisque l'humanité est parvenue à une période de maturité où elle demande à la raison la preuve des vérités fondamentales de son existence, vérités qui, jusqu'à ce jour, avaient été simplement acceptées par un sentiment intime et profond ; puisque la raison se refuse aujourd'hui à admettre dans son domaine tout ce qui n'estpoint incontestablement démontré ; puisque, d'autre part, l'ancienne foi éprouve des pertes incessantes dans le sien, reconnaissant elle-même l'impuissance de ses moyens pour retenir dans ses liens l'armée qui déserte : la seule chose que l'esprit conçoit (pour sortir d'un pareil état, qui conduirait à l'anarchie sociale par l'extinction progressive des grands principes, conditions de l'ordre), c'est de les soumettre au *criterium* du raisonne-

ment le plus sévère, pour parvenir, s'il est possible, à leur démonstration irrécusable.

Deux fortes objections peuvent être faites à ce projet d'investigation philosophique, appliquée à la démonstration des grands principes religieux. La première consiste dans la contradiction que semble renfermer l'idée de chercher, dans la science même qui a affaibli ou détruit toutes les croyances religieuses de l'humanité, la démonstration de leurs principes essentiels. On ne conçoit pas, au premier abord, comment la science pourrait parvenir à détruire ses propres conquêtes. La seconde objection, qui trouve des partisans dans les deux camps des croyants et des libres-penseurs, consiste à dire que la science ne pourra jamais donner une pareille démonstration, à cause, suivant les premiers, de l'insuffisance de l'intelligence humaine pour s'élever aux sublimes hauteurs des vérités religieuses, qui, à cause de cela, ont eu toujours leur base dans le sentiment intime de la conscience; à cause, selon les seconds, de l'impossibilité de soumettre aux méthodes expérimentales ou scientifiques les idées religieuses.

Nous allons examiner séparément ces deux objections, car il est indispensable de les réfuter pour baser notre programme.

Quant à la première, relative à la contradiction qui semble apparaître, d'employer la science à démontrer la réalité de ce qu'elle démolit, nous répondrons : que ce travail de la science ne résulte point de ses investigations, des faits qu'elle découvre, des lois qu'elle déduit dans l'ordre des phénomènes physiques qui sont du do-

maine de son examen. Nous avons dit et répété, dans un récent ouvrage (1), que notre critique ne se rapporte, en aucune manière, aux observations, aux expériences, aux phénomènes exposés par les éminents professeurs auxquels nous faisons allusion; nous acceptons même ces expériences comme vraies, comme exactes, comme incontestables, si l'on veut; ce qui ne l'est pas pour nous, ce sont les déductions philosophiques et psychologiques tirées de ces faits. C'est donc une question de raisonnement, de logique, plutôt que de science expérimentale. Ainsi avons-nous combattu l'idée d'attribuer la sensibilité aux nerfs; l'assimilation faite de la sensibilité avec les facultés organiques; la dénomination de *force* donnée à l'intelligence; la séparation de celle-ci de la conscience; la confusion faite entre l'excitabilité nerveuse, propriété purement physique, et la sensibilité qui suppose la perception, faculté de l'âme; celle, extrêmement commune, d'attribuer aux apparences le caractère de la réalité; la déduction erronée, qu'on peut éprouver de la douleur, sans avoir conscience; enfin, toutes les fausses déductions tirées des mouvements produits, les attribuant à une cause sensible, qui n'existe point.

La science expérimentale (et jusqu'à ce jour il n'y en a pas eu d'autre) sort évidemment de son domaine lorsque, en partant de la découverte des faits de l'ordre physique, elle cherche les causes des actes intellectuels et moraux. Les faits qu'elle constate peuvent être vrais,

(1) L'*Ame*. Démonstration de sa réalité, déduite de l'étude du chloroforme et du curare sur l'économie animale, pages 8, 69, etc.

et généralement ils le sont; mais les déductions qu'elle tire de ces faits sont fausses, toutes les fois qu'elles ne se rapportent pas au même ordre matériel auquel lesdits faits appartiennent. A ce point de vue la *science est et doit être matérialiste,* car elle s'occupe de la *matière* et de ses lois. En cela elle n'est pas blâmable : c'est le domaine qui lui appartient exclusivement.

Nous pourrions citer plus d'un exemple, pour faire comprendre quelles sont ces limites que la science expérimentale ou matérialiste ne doit pas franchir sans tomber dans l'erreur. En voici un assez récent.

Il y a quelques mois, un savant d'Utrecht, M. Donders, inventa deux instruments curieux, pour mesurer la durée, extrêmement courte, qui s'écoule entre l'instant d'une *impression* faite sur un sens extérieur et l'instant de sa *perception* dans le cerveau, et aussi entre l'instant de cette *perception* et celui de la manifestation extérieure de la *réaction volontaire.*—Jusqu'ici il n'y a rien qui ne soit très-acceptable, tout en admirant la conception d'un pareil moyen. Mais un savant français est allé beaucoup plus loin, donnant aux expériences une portée qu'elles sont loin d'avoir et qu'elles ne pouvaient jamais avoir, en désignant ces instruments comme destinés à *mesurer la vitesse* relative des perceptions et celle de la pensée (1). De là probablement l'assertion parue quelques mois plus tard dans un journal athée, *la Pensée nouvelle*

(1) Voir, à ce sujet, notre communication insérée dans les *Mondes* du 4 février 1869. — Voir aussi, sur ce même sujet, le n° du 3 avril 1869, de la même Revue, et le *Cosmos* du 2 janvier 1869.

(7 mars 1869), « que le microscope voit le cerveau de « l'animal ou de l'homme penser et se souvenir ; » et dont le *Cosmos* (24 avril 1869) s'est moqué dans un article très-spirituel, en demandant, audit journal, quels sont les perfectionnements auxquels le microscope doit des propriétés si nouvelles et si étonnantes.

Pour résumer, en peu de lignes, ce que nous croyons nécessaire de dire pour réfuter la première objection que nous examinons, et constater le rôle présent et futur de la science, nous dirons que, jusqu'à ce jour, et en suivant la voie empirique ou expérimentale, elle était et ne pouvait qu'être *matérialiste*, caractère ou attribut qui accompagnait forcément toutes ses déductions. Parmi celles-ci s'en trouvaient un certain nombre qui, par leur nature, sortaient du domaine de ses moyens ; mais comme la science n'en possédait pas d'autres, elle les appliquait également à la recherche de vérités qui, par leur nature spéciale, lui étaient inaccessibles.

Ce fut alors que, ne trouvant pas la cause de ces faits qu'elle cherchait, par ses moyens expérimentaux, elle nia son existence, et attribua les résultats observés à la seule cause matérielle qui lui était connue. Cela explique les assertions des savants qui ont dit n'avoir pas besoin de *Dieu* pour expliquer les lois de l'univers, et n'avoir jamais trouvé *l'âme* sous leur scalpel.

Les conclusions matérialistes de la science actuelle, dans l'ordre des actes de la vie intellectuelle et morale, provenant plutôt d'une erreur de logique que d'un défaut d'exactitude dans les observations et les expériences, c'est à détruire ladite erreur qu'il faut diriger les nouvelles investigations, afin d'obtenir un résultat

contraire à celui donné jusqu'ici par la science empirique. Pour cela il faut commencer par placer celle-ci sur un point d'observation plus élevé, afin qu'elle découvre et qu'elle domine un horizon plus vaste. C'est lorsqu'elle sera placée là, qu'elle-même s'apercevra bientôt du grand vice de ses anciennes recherches bornées à un espace trop restreint.

La réponse qu'exige la seconde objection faite au moyen que je propose, consistant à déclarer la science incompétente soit pour aborder les sujets religieux, selon les croyants, soit pour démontrer l'existence d'aucun principe en dehors des manifestations matérielles, suivant quelques libres-penseurs de l'école athée; la réponse à une telle objection, dis-je, peut trouver des éléments puissants dans les considérations que nous venons d'exposer. Celles-ci, se rapportant à une direction nouvelle que doit prendre la science, détruisent la cause de son insuffisance actuelle; car, et quoique n'étant pas encore sortie de la phase empirique, elle nous donne des preuves assez fréquentes de l'expansion, si l'on peut s'exprimer ainsi, de sa compétence pour résoudre des questions qu'on aurait déclarées, auparavant, tout à fait en dehors de son domaine. Qui aurait prédit, par exemple, il y a quelques années seulement, que les recherches scientifiques parviendraient à constater l'existence, dans les cavités immenses du soleil, de substances terrestres, à l'état de vapeur métallique, telles que le chrome, le nickel, le cobalt, et dans son atmosphère ainsi que dans celle d'Uranus, de l'hydrogène et d'autres corps gazeux? Cependant, le spectre révèle tout cela. Qui aurait imaginé qu'on serait parvenu à déterminer les nombres de 200

ou 300 et plus vibrations par seconde, dans les ailes de certains insectes? Nonobstant, les expériences de M. Marcy les constatent.—Comment aurait-on pu espérer de parvenir à mesurer les vitesses inconcevables, telles que celles de l'électricité, des impressions nerveuses, ou des températures de la lumière directement arrivée des étoiles, avec plus de facilité que celle de la lumière réfléchie par la surface de la lune? Mais les appareils électriques et les instruments ingénieux de M. Donders obtiennent les premiers résultats, et les récentes expériences de M. William Huggins démontrent le second. Ces indications suffisent pour donner une idée de la puissance future des moyens scientifiques, pour découvrir des faits et des lois qu'on croyait supérieurs à l'investigation humaine.

L'insuffisance donc de la science, pour résoudre tel ou tel problème, soit de l'ordre physique, soit de l'ordre moral, est un mauvais argument contre sa compétence future.

On sera d'accord déjà, d'après les résultats que nous venons de signaler, et d'autres, que cette compétence est incontestable pour ce qui concerne tous les phénomènes de l'ordre matériel, mais on ajoutera sans doute qu'on ne peut dire la même chose quant aux faits moraux ou intellectuels.

Ceux qui raisonnent de cette manière oublient, probablement, l'intime union qui existe entre la matière et l'esprit, ou entre l'organisme et l'âme, d'où résultent des phénomènes complexes, dans lesquels il n'est pas impossible d'étudier l'action ou coopération respective de l'un à l'autre élément, et même d'en séparer, jusqu'à un

certain point, les manifestations. J'ai tâché de donner un exemple de la nature de cette étude, par mon récent livre sur l'*âme*. Cela est dit pour ce qui concerne l'application de la science à la démonstration de la réalité de celle-ci; réalité qui constitue un des grands principes essentiels de la religion. Quant à l'autre, savoir, la réalité de l'*Être* intelligent, Justice éternelle, nous essaierons aussi de donner la démonstration scientifique, sans recourir, comme le craint M. L. Auguste Martin, au genre d'expériences au moyen desquelles, il dit, qu'on prétend, dans certains cercles, manifester la *justice éternelle* (1).

Mais nous ne pouvons pas, dans ce moment et dans cette rapide esquisse de notre programme, entrer dans les développements qu'exigerait l'exposé de la méthode analytique qui demande l'application de la science à des sujets intellectuels et moraux, qui semblent, à tort, être en dehors de sa portée et de son examen.

Nous n'insisterons pas pour faire partager nos convictions sur la compétence de la science pour ce genre de démonstrations, aux croyants des diverses religions, car au défaut qui leur est commun de rabaisser trop la portée des moyens scientifiques, la foi qu'ils possèdent leur suffit pour établir l'espèce de conviction, par sentiment, qu'elle procure, sans se soucier, par conséquent, d'aller chercher, par d'autres moyens, des preuves dont ils n'ont pas besoin. Nos raisonnements s'adressent plutôt aux libres-penseurs, et particulièrement aux libres-penseurs religieux avec lesquelles nous sommes en communauté d'idées sur la nécessité de raffermir, par une forte con-

(1) *Annuaire philosophique* numéro de septembre 1868.

viction religieuse, l'ordre social, si profondément troublé de nos jours.

C'est donc à ceux-ci que nous nous adressons, car c'est sur leurs efforts que nous comptons plus tard, lorsque leur adhésion nous sera acquise, pour propager la démonstration scientifique qui doit produire la conviction partout : c'est à eux enfin, c'est-à-dire à ceux qui doutent ou qui nient encore la compétence de la science pour résoudre ce problème de l'ordre (problème vital, puisque la foi dépérit), que nous adressons le raisonnement suivant :

L'unité religieuse, but de vos efforts, ne peut être obtenue que par la démonstration de la réalité des deux grands principes sur lèsquels l'ordre s'est conservé jusqu'ici. Si cette démonstration est en dehors de la compétence scientifique, alors l'ordre restera dépendant du sentiment ou de la foi; mais, puisqu'il est évident que celle-ci ne peut continuer à servir de soutien à la vérité religieuse, en présence du libre examen, qui la combat toujours et la fait chanceler, cette vérité religieuse, malgré la faiblesse de sa base, continuera d'être dépendante de la foi, dont l'inefficacité pour la conservation de l'ordre est aujourd'hui incontestable. Dès lors, la prétendue impossibilité de démontrer la réalité des principes religieux, par le raisonnement, ou, ce qui est la même chose, au moyen de la *science*, amène forcément à la nécessité de maintenir la *foi* pour les conserver ; mais, comme la foi s'affaiblit et dépérit toujours, à cause de la prédominance du libre examen, il devient impossible de soutenir l'ordre en constituant solidement l'*unité religieuse*. L'anarchie donc serait la conséquence inévitable de la

prétendue incompétence de la science ou de la raison pour démontrer la réalité des grands principes sur lesquels l'ordre désormais peut être solidement basé; car l'unité religieuse et l'ordre social ne peuvent plus déjà être maintenus au sein de l'humanité, si la démonstration scientifique de leur réalité reste toujours en dehors de la raison humaine.

Voilà la conclusion où l'on arrive en niant la compétence de la science pour démontrer les grands principes religieux. Nous la soumettons aux libres-penseurs religieux.

Ceux auxquels nous venons d'adresser le précédent raisonnement offrent, dans la négation de la compétence de la science pour démontrer les principes religieux, une contradiction remarquable. En effet, ayant reconnu la suprématie de la raison pour découvrir et démontrer toutes les vérités qui concernent le bonheur de l'homme et de l'humanité,on ne conçoit pas pourquoi on éliminerait de son pouvoir les principes les plus essentiels pour arriver à ces résultats. Le motif énoncé plus haut, que ces principes existent dans l'homme avant le développement de son intelligence, a, en sa faveur le privilége de son origine pour constituer sa puissance, qui s'est conservée et maintenue pendant des siècles, mais ne saurait plus prévaloir dans l'époque où la raison, s'émancipant de la foi, s'est déclarée en même temps souveraine et omnipotente. Dès lors l'impuissance de la foi était proclamée, et la nécessité de chercher par le raisonnement ce qu'elle avait inculqué depuis l'enfance sociale devenait un corollaire logique. Ce corollaire a été admis dans la partie de protestation qu'il renferme contre l'effica-

cité de l'ancienne foi, mais il a été récusé par eux dans sa partie affirmative à l'égard de la raison ou de la science pour la remplacer. Telle est la contradiction que nous devons constater et qu'il faut combattre pour que les corollaires deviennent des conséquences logiques des principes établis et acceptés aujourd'hui par les libres-penseurs religieux.

Néanmoins, quel que soit le degré de maturité où la raison humaine soit parvenue, et quelle que soit la somme de connaissances acquises, pour lui permettre de donner la démonstration scientifique des grands principes qui auparavant étaient en dehors de sa portée, il ne faut pas s'imaginer que nous la croyons déjà arrivée à un degré tel de développement et de perfection, que désormais toute intervention supérieure semblable à la primitive, deviendra inutile. Cela équivaudrait à croire que la raison humaine pourra suffire complétement, pour conduire l'humanité vers ses plus hautes destinées. Mais, tel n'est pas notre avis ; si nous lui accordons la faculté de parvenir à comprendre, à se rendre compte et à démontrer les grands principes qui servent de base à l'ordre social, parce que cette connaissance est devenue nécessaire, nous sommes loin de croire qu'elle pourra étendre la sphère de ses propres conquêtes et la puissance de son raisonnement jusqu'à remplacer, pour ainsi dire, l'intelligence supérieure, dans la direction initiatrice, progressive et prévoyante, vers la solution des grands problèmes qui composent la vie de l'humanité.

Mais cet important sujet des révélations progressives qui, de temps en temps, viennent éclairer la marche de l'intelligence humaine, pour aider son impulsion origi-

naire et la diriger vers les fins qu'elle ignore, ne peut entrer qu'accidentellement dans le présent programme de nos études. Nous y reviendrons en nous occupant des *Révélations*, dans un autre travail, déjà terminé.

Il y a déjà plus d'une trentaine d'années qu'un de ces libres penseurs dont nous parlions il n'y a qu'un instant, homme éminent, dont la moralité pratique répondait à l'universalité de sa science, intelligence supérieure qui a abordé, dans ses nombreux ouvrages à peine connus, tous les problèmes de l'ordre politique, économique et religieux, c'est-à-dire, la science sociale tout entière. Nous l'avions d'abord connu sous les tropiques et nous l'avons retrouvé à Paris, à notre retour, restant depuis lors toujours en rapport intime avec lui, jusqu'à sa mort arrivée en 1859. Il avait embrassé, dans ses immenses recherches, la résolution scientifique du problème que nous formulons aujourd'hui dans ce programme.

En parcourant ses ouvrages, d'une étude difficile à cause de la méthode d'exposition qu'il avait adoptée, on reste convaincu qu'aucun philosophe, avant lui, n'avait fait un examen aussi profond, aussi juste, du développement de la pensée humaine, en passant par les trois phases d'ignorance, de protestation et de science; qu'aucun avant lui n'avait mieux constaté les causes de l'état anarchique de la société moderne, la période matérialiste où la science se trouvait, et la nécessité urgente d'arriver à une nouvelle et désormais invariable constitution de l'ordre, au moyen de la *démonstration* des deux grands principes religieux qui, auparavant, avaient rempli ce rôle suprême, mais sous l'appui seulement de la foi.

Colins, en effet, passe en revue les âges de l'humanité,

à chacun desquels il assigne et démontre sa raison d'être. Bien différent, en cela, de quelques historiens modernes, qui trouvent blâmables, ridicules et même absurdes, les périodes anciennes d'ignorance, d'esclavage, de despotisme qu'a suivies l'humanité comme lois inhérentes à son développement progressif.

En arrivant à la période actuelle, il constate chez les peuples qui représentent ce dernier degré de virilité incipiente, la lutte qui le constitue, entre les croyances anciennes qui s'affaiblissent, parce que leur base, la *foi*, a perdu sa force primitive, et la raison restée encore impuissante à la remplacer par la démonstration des grands principes sur lesquels l'ordre social s'est conservé jusqu'à ce jour.

Colins, à l'instar de quelques catholiques éminents (1), ne croyait pas à la possibilité du retour de l'ancienne foi au cœur des sociétés modernes, d'où il déduisait cette alternative inévitable : ou le maintien de l'ordre au moyen de la force, ou la démonstration, par la science, de la vérité religieuse.

Arrivant à ce dilemme, Colins démontrait facilement que la *foi* par le despotisme était aujourd'hui impossible, et une revue rétrospective des périodes précédentes lui servait à constater cette vérité que la foi, étant en décadence, finissait par s'éteindre lorsqu'on forçait à

(1) Entre autres, notre célèbre compatriote Donoso Contès, qui dans un discours mémorable prononcé devant l'assemblée espagnole, le 4 janvier 1849, disait : « J'ai vu, Messieurs, des individus qui, après avoir « abandonné la foi, sont retournés à la foi; mais malheureusement je « n'ai jamais vu aucun peuple revenir à la foi après l'avoir perdue. »

l'accepter ; car la croyance veut être libre comme la pensée, toute contrainte la gêne et l'affaiblit.

C'est donc à la recherche de cette démonstration, pour la substituer à la foi affaiblie et menacée de s'éteindre, que Colins consacra une longue série de recherches scientifiques, de raisonnements puissants et vigoureux. Malheureusement, pour en apprécier l'ensemble et la portée, il faut les chercher dans tous les volumes, dans tous les chapitres où ils sont disséminés, au milieu de citations innombrables, de commentaires infinis et répétés.

Nous avons entrepris ce travail, peut-être unique, sur les travaux du profond penseur, étant arrivé à nous former une collection, catalogue ou série de renvois, au moyen de laquelle nous pouvons trouver les pages où chaque idée, chaque raisonnement, chaque doctrine se trouve exposée, répétée en totalité ou en partie, ou simplement indiquée.

Ce travail, qui contient quelques milliers de cartes classées alphabétiquement et par ordre de matières, était nécessaire pour nos études entreprises déjà avant la publication des ouvrages de Colins, car il nous communiquait, de son vivant, ainsi qu'à de Potter, de Bruxelles, les volumes manuscrits, au fur et à mesure qu'ils sortaient de sa plume féconde, et desquels, l'un et l'autre, nous tirions des copies nettes et lisibles. Une partie, même, de ces manuscrits, n'a pas encore été publiée.

C'est donc par ce moyen pénible de dépouillement de tant de volumes, que nous sommes parvenu à saisir et à comprendre les raisonnements et les conclusions de notre respectable ami, dans toutes les immenses questions auxquelles ils se rapportent. Nous devons déclarer ici

que nous avons reconnu l'exactitude d'un grand nombre, dont Colins nous a permis l'emploi dans nos travaux successifs, comme d'une doctrine acquise par nos efforts intellectuels. Telles sont, en général, celles qui ont pour sujet spécial la politique, l'économie sociale, l'histoire intellectuelle de l'humanité. Mais nous dirons avec la même franchisse, en répétant ce que nous avons déjà imprimé de son vivant, en 1859 (1), qu'un certain nombre de ses déductions scientifiques, qui lui servent de prémisses pour établir ce qu'il donne comme une démonstration de l'immortalité des âmes, ainsi que sa négation de l'*existence réelle d'un* ÊTRE SUPÉRIEUR, qu'il croyait contradictoire avec la réalité de l'âme, sont pour nous contraires aux fruits de nos recherches philosophiques. Il ne nous semble pas inutile de dire ici, pour nous faire comprendre, que Colins admettait l'automatisme ou *insensibilité* chez les animaux, ne reconnaissant d'autres intelligences que celles des âmes, et que relativement à la JUSTICE ÉTERNELLE, *sanction inévitable des actes humains*, il la considérait comme leur étant inhérente, fatale comme une loi, ainsi que les lois physiques sont inhérentes à l'existence des corps matériels.

En résumé, Colins n'admettait pas d'autre existence réelle que celle des âmes, qui, étant unies à une partie de la matière qui constitue leur organisme, peuvent ainsi être en rapport avec le monde extérieur, monde de la matière ou de la force, dont les changements incessants donnent lieu aux phénomènes sentis ou perçus par les

(1) Introduction du livre intitulé le *Mal et le Remède*.

âmes (1). Tout dans ce monde extérieur se *meut*, mais ne *sent pas*, inclus les animaux même les plus avancés dans leurs organismes respectifs et dont les manifestations ont toute l'apparence de celles de la sensibilité. Colins croyait donc, comme Descartes, les *animaux automates*, avec la différence que, ce qui pour le second était seulement une conséquence forcée de sa manière de voir la justice éternelle, qui deviendrait injustice si les animaux souffraient sans motif et sans récompense, était pour le second le résultat d'un raisonnement tendant à démontrer la série des êtres complétement brisée, en arrivant à l'homme, seul doué de *sensibilité* ou *d'âme*. En résumé, Descartes présentait comme une *hypothèse* d'admission nécessaire, à cause de ses croyances, *l'automatisme* des animaux, élevé par Colins à la catégorie de *vérité scientifique* et fondamentale de sa démonstration de la réalité de l'âme (2).

(1) Cette seconde partie de la doctrine de Colin, entre aujourd'hui dans le *credo* philosophique de quelques libres-penseurs, matérialistes et athées; mais il paraît que ceux-ci n'ont pas eu connaissance de la manifestation antérieurement faite de leur doctrine actuelle.

(2) Cette notion, qui aujourd'hui doit paraître au moins étrange, avait été soutenue longues années avant Descartes, par un médecin espagnol nommé *Gometius Pereira*, qui, en 1554, la développa dans le premier volume de son ouvrage, volume qui a le titre singulier de *Antoniana Margarita*, formé des prénoms de son père et de sa mère, imprimé en caractères gothiques, in-folio, à Medina-del-Campo. Cet ouvrage fit beaucoup de sensation alors, mais Descartes n'avait eu que la notice de son existence. J'ai fait hommage à la bibliothèque de l'Institut d'un exemplaire de la deuxième édition, en deux volumes également in-folio, mais imprimés en caractères latins à Madrid vers la fin du siècle dernier.

Il annulait aussi, comme nous l'avons dit, l'existence de l'*Être principe*, faisant reposer l'ordre moral, dont il a été un des apôtres les plus ardents, dans une JUSTICE ÉTERNELLE, loi suprême et inflexible, d'après laquelle s'établissait, pendant les existences successives des âmes, la série logique mais fatale des peines et des récompenses, selon le démérite ou le mérite des actions de ces âmes, absolument libres et indépendantes.

Il est évident que nous ne pouvions pas faire consister le programme de nos futures recherches, dans ce mélange d'erreurs et de vérités, et ainsi une élimination des premières devenait indispensable pour la continuation utile de nos études. Nous l'avons faite, non sans de rudes combats entre trois éléments qui semblaient se disputer le champ de notre pensée, savoir : les principes fondamentaux de toute croyance religieuse ; les idées matérialistes inoculées par une science incomplète ; et les théories de Colins, dont une partie séduisait notre esprit.

L'inefficacité de la foi, étant comme le point de départ de nos conclusions, comme elle l'avait été aussi pour Colins et pour quelques catholiques éminents, nous nous sommes décidé à poursuivre la voie tracée par le premier, à la recherche d'une démonstration scientifique qui puisse a remplacer. Nous préférons ce moyen à la conduite de ceux qui se bornent à se plaindre du malheur arrivé aux anciennes croyances, espérant d'un miracle le rétablissement de la foi dans les consciences. C'est par la force de nos études que sous sommes parvenu à nous convaincre que l'enracinement futur des grands principes religieux ne serait pas désormais le fruit d'une révélation

supérieure, mais d'une conquête de notre propre intelligence, assez avancée déjà pour pouvoir entreprendre une pareille recherche. La révélation, dans le sens philosophique que nous donnons à ce mot, dans un autre écrit, c'est-à-dire l'*intuition*, sans aucune connaissance préalable des grands principes indispensables à l'existence de l'ordre, doit cesser de se renouveler, dès que l'intelligence peut démontrer son existence ; et cette démonstration devient nécessaire, dès que la raison l'exige pour accepter une vérité quelconque. Nous avons constaté que ce moment est arrivé.

Mais, nous demanderont peut-être les croyants, qui n'ont d'espoir ni de foi que dans un miracle de la Providence; êtes-vous certain que la science possède les moyens suffisants de démonstration pour les grands principes religieux que vous vous proposez de lui soumettre? — Est-elle assez avancée, assez épurée d'erreurs pour entreprendre un semblable travail?

Nous avons déjà répondu à cette sérieuse question que nous nous sommes posée à nous-même au commencement de nos études ; mais aussi, nous devons répondre à une autre objection, qui, ayant le même but, s'appuie sur une autre hypothèse. Elle provient d'un grand nombre de croyants, qui, par suite de la connaissance intime des dangers qui menacent aujourd'hui leur Eglise, s'imaginent vaincre dans la lutte, en donnant à celle-ci plus de force, plus de moyens que ceux qu'en réalité elle possède. Récusant la science comme incapable de démontrer les grands principes religieux, dont ils sentent en même temps la nécessité imprescriptible, ils attribuent aux efforts que l'Eglise fait et à ceux qu'elle pourra faire

encore, la conservation ou le maintien de leur empire sur les hommes ou sur les sociétés.

Ce sentiment (car ce n'est pas autre chose) chez les croyants auxquels je viens de faire allusion, a donc pour origine, d'un côté, leur foi aveugle dans la puissance de leur Eglise, et, de l'autre, un manque de confiance dans la raison humaine. Nous ne saurions affirmer lequel de ces deux sentiments est le plus vigoureux chez eux.

Sans vouloir, pour le moment, combattre le second, ce qui serait difficile (car, en vérité, la science n'a pas fait encore ses preuves de manière à lui gagner une conviction universelle sur la puissance de ses moyens,) nous nous permettrons quelques observations contre la prétendue puissance inébranlable de l'Eglise ; et, sous ce rapport, il faut commencer par reconnaître qu'elle a oublié sa propre histoire. En effet, et sans remonter à des époques trop reculées, où la multitude des schismes partagea le grand troupeau de l'Eglise primitive, les temps modernes ont été témoins de fractionnements plus ou moins considérables. Pour résultat de ces protestations réitérées de la part des croyants d'un côté, de la part de la science de l'autre, l'orthodoxie s'est vue obligée de faire des concessions diverses aux deux camps révoltés. La grande concession faite par l'Eglise au protestantisme religieux, consiste dans la *tolérance* qu'elle lui accorde ; les concessions faites au protestantisme philosophique sont manifestes dans le nombre considérable de croyances religieuses, renversées par la science et en faveur desquelles l'Eglise a complétement cessé de faire la moindre réclamation. Nous n'avons pas besoin d'en faire l'énumération ; car ces conquêtes de la science an-

cienne et moderne sont connues de tous. Mais nous dirons franchement que nous ne pouvons pas prévoir jusqu'où ces concessions de l'Eglise pourront aller, ou à quelles limites elles s'arrêteront, car nous voyons en même temps le travail de démolition en actif progrès, et celui de la foi en décadence, d'après l'aveu de ses plus ardents apôtres.

Nous sommes loin de blâmer la conduite de l'Eglise en pliant son autorité orthodoxe devant les conquêtes de la raison, gloire de l'homme et de l'Intelligence Suprême qui l'a créée ; nous constatons ses effets ; mais ces effets mêmes enhardissent la raison pour porter son examen partout, jusqu'à sortir des limites qui, sans aucun doute, lui sont prescrites. Elle peut bien, par conséquent, s'égarer dans son travail de démolition, croyant que, ses moyens étant bien dirigés, seront encore plus puissants et plus efficaces pour consolider que pour détruire.

Nonobstant, son travail de démolition se continue tous les jours, et son progrès et son expansion dans toutes les classes de la société moderne, ne prouvent pas en faveur de l'efficacité des moyens actuels de l'Eglise. Elle doit s'apercevoir, comme tout le monde, que pas un seul objet du culte n'a été exempt des attaques de la nouvelle philosophie, dont les leviers démolisseurs sont les sciences physiques ou naturelles, qui, non satisfaites de porter leurs coups contre les dogmes constitutifs du culte, qui sont divers dans les différentes religions, sont devenues assez hardies pour saper les bases qui leur servent de fondement. Contre cette atteinte s'est soulevé, il est vrai, le sentiment religieux, même

chez les philosophes et les savants qui avaient suivi la science dans ses autres entreprises ; mais malheureusement l'Eglise ne leur donne pas d'autres moyens de lutter avec avantage, que ceux qu'eux-mêmes possèdent.

A ce point de vue, les croyants orthodoxes doivent nous savoir gré de l'appui scientifique que nous venons prêter à leurs efforts en faveur des grands principes religieux et fondamentaux que nous voyons aussi menacés que les autres, éliminés du programme de nos études, laissant à l'Eglise la tâche exclusive de les soutenir et de les défendre, jusqu'où elle pourra, par tous les moyens qu'elle possède et à l'efficacité desquels elle persiste à croire.

La question religieuse est devenue de nos jours extrêmement complexe, parce qu'on a confondu dans les religions et leurs cultes respectifs, ce qui concernait la base ou fondement de toutes, avec les formes variées et multiples dans chacune. La science qui proteste a tiré un parti avantageux de cette même confusion, car en attaquant avec avantage certaines manifestations religieuses, avec l'assentiment plus ou moins tacite de l'Eglise, elle est parvenue à ébranler dans les esprits toutes les autres croyances, jusqu'aux plus essentielles pour le maintien de l'ordre. Ce résultat fâcheux, la science l'a obtenu et l'obtient, en faisant semblant d'admettre, avec l'Eglise, la communauté d'origine de tous les principes du culte, ce qui l'autorise à les considérer tous, sans aucune exception, comme insoutenables devant ses raisonnements.

Il est donc évident que, pour procéder avec méthode

et chance de succès dans le travail de consolidation, au moyen de la science, que nous avons entrepris, il faut commencer par établir une ligne de démarcation infranchissable entre les grands principes qui constituent les bases de toutes les religions, et les formes religieuses des cultes qui ont varié chez tous les peuples et dans toutes les époques de la vie humanitaire. Notre programme de démonstration scientifique concerne exclusivement les premiers, laissant le soutien et la défense des seconds aux églises respectives qui les ont acceptées.

Nous espérons qu'aucun croyant, quelle que soit la religion ou la secte à laquelle il appartienne, ne nous saura mauvais gré de cette limitation que nous imposons à notre tâche. Ainsi bornée, elle est encore vaste et difficile, comme nous allons essayer de le démontrer.

En effet, quoique la science soit un moyen de démonstration, ce n'est qu'en employant les vérités qu'elle possède qu'on peut parvenir au but. Mais cet emploi suppose non-seulement que les vérités, conquises par la science, soient incontestables, mais que les déductions qu'on en tire le soient aussi, sans manquer jamais à la logique, règle primordiale de tout raisonnement scientifique. — Nous avons déjà vu, en donnant des exemples, que tel n'était pas le caractère des déductions qu'elle tirait des faits donnés par l'observation et l'expérience.

Une seconde condition qui demande l'application de la science aux recherches de l'ordre intellectuel, consiste dans l'exacte détermination des mots dont on fait usage, car, s'ils sont employés avec des significations diverses, ou seulement vagues, la confusion se mêle dans les rai-

sonnements qui ne donnent jamais, dans ce cas, la vérité comme résultat.

Nous demandons maintenant : la science actuelle se trouve-t-elle en possession de ces deux conditions d'exactitude, indispensables pour la rendre apte aux recherches de l'ordre intellectuel? — L'examen impartial de mille exemples de son emploi, nous donnerait une réponse négative. Quant à la seconde règle de l'exactitude scientifique appliquée aux recherches de l'ordre intellectuel, savoir, l'exactitude dans l'acception des mots, depuis les dictionnaires des langues en général, et particulièrement de la française, qui doit nous occuper ici, jusqu'aux ouvrages scientifiques, soit élémentaires, où se trouvent les définitions, soit plus transcendants, où les mots sont employés sans définition préalable, tous fourmillent d'inexactitudes, de contradictions, d'indéterminations si nombreuses qu'on pourrait former un autre dictionnaire extrêmement curieux de ces variantes. Comme, dans le cours de notre travail, nous devons commencer par déterminer et bien préciser la valeur et la signification des mots employés, la démonstration incontestable du blâme sévère que nous venons d'infliger à la langue scientifique, ressortira de notre analyse.

On peut prévoir, par ce que nous venons de dire, une partie des difficultés inhérentes à l'application de la science, telle qu'elle se trouve, à la démonstration des vérités de l'ordre intellectuel, qui, par leur nature, sortent du domaine de l'expérience directe ou de la constatation empirique. Mais ces difficultés ne sont pas les seules à vaincre avant d'arriver à un résultat satisfaisant. Il en existe d'un autre ordre, et qui dépendent de la

nature même des vérités qu'on cherche à démontrer au moyen de la science. Le voici.

Par la même raison que les vérités de ce genre ont été, jusqu'ici, admises par la seule garantie du *sentiment*, elles avaient pris une espèce d'attribut spirituel ou idéal qui semblait les tenir toujours éloignées de la portée de notre esprit, de la sphère de nos raisonnements. Cette opinion, enracinée pendant des siècles, était devenue une conviction pour la presque totalité des hommes ; d'où il en est résulté que la croyance, dans l'impossibilité de soumettre les vérités de sentiment à la démonstration scientifique, a rendu la science extrêmement maladroite, si on peut s'exprimer ainsi, pour appliquer les fruits de ses recherches à la constatation desdites vérités de l'ordre moral. Et, chose étrange ! elle se croyait au même temps apte pour les récuser, pour les *nier*, déclarant nul ou non existant ce qui ne tombait pas *matériellement* sous ces moyens ordinaires d'analyse.

Il est arrivé à la science, pendant sa longue période empirique, ce qui arrive en chimie avec la découverte de nouveaux corps, simplement étudiés et employés au commencement, par les propriétés physiques qu'ils possèdent, et élevés plus tard au rang de moyens puissants d'analyse, qu'on était loin, bien des fois, de leur supposer.

De la même manière, la science, traînée pendant des siècles dans le rail empirique, se trouve aujourd'hui forcée, par la nature diverse des applications auxquelles on la destine, à s'élever et à planer sur le monde matériel, d'où elle découvrira l'horizon spirituel caché auparavant à ses regards.

Dans un livre, imprimé il y a déjà dix ans, et que peu de personnes connaissent en France (1), nous avons annoncé la future évolution de la science, comparativement à son état actuel, dans une série d'aphorismes dont deux, que voici, caracterisent notre thèse :

1146. « Le matérialisme constitue la première période de la *science* qui est purement expérimentale. »

1205. « La science future aura pour but, outre l'investigation et l'application utile des lois du monde physique, les déductions logiques des grands principes révélés (2) au profit de l'ordre moral. »

Nous nous apercevons de la difficulté de faire bien saisir ce sujet aux personnes qui nous lisent ; mais leur conviction viendra lorsque nous traiterons ce sujet pour découvrir soit les inexactitudes de la science quant à la détermination précise des mots qu'elle emploie, soit le manque et le défaut de logique dans ses déductions, soit, enfin, l'étendue trop bornée du champ de ses investigations. Nous ne faisons, dans ce moment, qu'indiquer le genre ou la nature des difficultés qu'elle offre pour être appliquée à la démonstration des grands principes religieux, qui la demandent, sauf à reconnaître plus tard la valeur et la puissance de ces difficultés, agissant comme des obstacles à l'application que nous nous proposons de faire.

L'accomplissement de notre programme exige donc, comme préliminaire indispensable, une espèce d'enquête

(1) *Le mal et le remède*, Paris 1859.

(2) Dans le sens philosophique que nous donnons à ce mot dans un autre ouvrage (c'est-à-dire *intuitifs*).

sur l'état de la science, enquête critique, qui nous découvre ses défauts, ses vices, son manque d'habitude pour les applications transcendantes, en dehors du monde physique, dont elle s'est occupée *presque exclusivement* jusqu'ici. Nous signalons une malheureuse exception à une application absolument exclusive, en faisant allusion aux déductions erronées, dans l'ordre intellectuel ou moral, que la science ou plutôt les savants se sont permis de tirer des faits obtenus par leurs observations, et desquelles nous avons cité quelques exemples.

L'enquête critique que nous devons entreprendre embrassera deux sciences capitales, savoir : la *physique* et la *physiologie*, comprenant dans la première tous les phénomènes qui ont rapport à la *matière*, synonyme pour nous de *force*, à ses lois et manifestations diverses. Par conséquent, nous ne pouvons pas exclure de son vaste domaine la mécanique, la chimie et l'astronomie, car toutes ces sciences ont pour but l'étude des *forces* et de leurs manifestations par *le mouvement*.

Mais outre les mouvements expression des forces brutes qui résident dans les corps inanimés, il y a d'autres mouvements résultat des organismes, et qui, par cela même, offrent une complexité remarquable. Nous verrons, en les étudiant, qu'il est nécessaire de les distinguer d'après les deux origines diverses auxquelles ils sont dus. En effet, un grand nombre de ces mouvements sont des résultats des forces inhérentes à l'organisme, ou dépendant de la complication de celui-ci, qui fait surgir ou apparaître de nouvelles forces révélées par des mouvements nouveaux.

L'examen des phénomènes *physiologiques* ou des fonc-

tions des organes nous fera connaître ce nouveau monde de la force et du mouvement, que nous trouverons intimement lié à un ordre de manifestations, où la force et le mouvement sont soumis à un autre agent invisible et puissant, dont les *facultés* le rendent absolument distinct de la force et de ses *propriétés*. Je veux parler de la *sensibilité*, principe et agent compris par erreur dans la catégorie des forces organiques, et qu'il est essentiel de séparer absolument, quoiqu'il agisse au moyen de la matière.

De ces considérations résultent deux ordres de faits que nous devons soumettre à notre examen, savoir :

Ceux qui se rapportent directement à la *force* et au *mouvement*, et ceux qui dépendent de l'*esprit* et de la *sensibilité*; résumant en deux mots tous les phénomènes que présente l'univers et tous les actes qui caractérisent l'homme ; *mouvement* et *sentiment*, corrélatifs aux deux causes qui les produisent ou desquelles ils sont les manifestations caractéristiques : la FORCE et l'ESPRIT.

Ce ne sera donc qu'après avoir fait la sévère enquête critique de l'état de la science dans les deux ordres de connaissances que nous venons de formuler ; ce ne sera donc qu'après avoir nettement distingué ce qui appartient à la force ou à la matière, de ce qui dépend exclusivement de l'âme ou de l'esprit, que nous essaierons d'appliquer les conquêtes de la science, dans la première de ces deux branches d'étude, à la démonstration des grands principes qui, par son caractère essentiellement intellectuel, moral ou métaphysique, semblaient sortir de son domaine; et c'est alors que nous démontrerons la cause de l'erreur inhérente aux déductions

de cet ordre, que les savants ont quelquefois tirées de leurs expériences empiriques.

Nous ajouterons que nous avons déjà publié un premier essai, présentant nos conclusions sur un ordre de phénomènes, ceux de l'*anesthésie* (1), étudiés sous le point de vue de nos futures recherches sur une plus vaste échelle : mais ce travail n'était qu'une partie détachée, appartenant ou devant appartenir à un travail plus complet.

Nous pourrions déjà considérer notre tâche comme étant terminée, puisque non-seulement notre programme est clairement défini, mais aussi que nous croyons l'avoir assis sur la base d'une utilité et d'une nécessité incontestables. En outre, comme complément à notre démonstration, nous avons prouvé que désormais tous les efforts qu'on essaierait pour baser l'ordre social sur le sentiment ancien de la foi, échoueraient devant l'énergique protestation de l'esprit humain, qui n'admet rien qui ne soit contrôlé par la raison.

Sous ce rapport nous regrettons de n'être pas du même avis que les croyants sincères, qui, malgré les incessantes leçons d'une longue expérience, espèrent encore que la foi triomphera de sa puissante rivale. Mais il faut reconnaître que, dans cette manière de voir, agit beaucoup l'idée qu'il se sont formée de la mission de l'homme sur la terre, que nous considérons comme agrandie pour nous dans des proportions immenses, et qu'eux renferment dans des limites trop restreintes.

Quant à nous, tout en portant nos aspirations en de-

(1) Dans notre livre intitulé l'Ame, déjà cité.

hors de ce monde, tout en donnant une faible importance à la courte période de notre passage sur cette planète, nous savons distinguer cet instant rapide, de la réunion de toutes les durées des existences individuelles qui forment et constituent réellement la vie terrestre de l'humanité. — Or, c'est à elle, être collectif, qu'est dévolu l'accomplissement de la grande mission de notre destinée, qui embrasse l'amélioration simultanée de la demeure et de l'habitant, et leurs perfectionnements respectifs vers de hautes et grandes destinées.

Nous venons de signaler la loi du *progrès*, considérée d'une manière différente par les croyants et par les penseurs religieux; les seconds lui donnant une importance immense et transcendantale que lui refusent les premiers.

Nous croyons en avoir dit assez, et il serait inutile de définir ici le groupe auquel nous appartenons. Il nous suffira de répéter ce que nous disions il y a déjà dix ans : « Nous sommes l'*ami du progrès*; bien plus, « nous sommes à la fois son soldat et son apôtre. Si nous « pouvions être plus, nous le serions (1). »

Maintenant nous devons ajouter que, nonobstant notre affiliation dans la nombreuse phalange des hommes de *progrès*, nous différons d'eux dans la manière de le considérer, et même dans les moyens de le seconder. A ce sujet, une autre citation de notre livre pourra servir pour mettre le lecteur sur la voie de nos doctrines. En effet, nous disions aussi, en 1859 : « Le *progrès* est sem- « blable à un pyroscaphe lancé à toute vapeur, dont il est

(1). *Le Mal et le Remède* — Introduction, p. XLI.

« impossible d'arrêter la marche, mais qu'on est maître
« de diriger. Il va toujours, car il faut qu'il aille; c'est
« à la sagesse du pilote d'en empêcher les écarts et d'é-
« viter les écueils (1). »

Ces indications prouvaient assez que nous craignons, dans le *progrès*, les écarts et une fausse direction, et dès lors c'était notre devoir de signaler la cause ainsi que les moyens d'éviter les uns et de bien régler l'autre. C'est justement cela qui va clore notre présent travail.

Le défaut capital que nous trouvons dans la conduite des libres-penseurs, amis dévoués du progrès, c'est de croire qu'il possède, en lui-même, une espèce de virtualité permanente, pour se diriger vers le bien, et qu'il suffit de le laisser libre de toute entrave et indépendant de toute direction, pour qu'il parvienne à son but final; qui est le bien et le bonheur de l'humanité. Il est évident que si à une telle virtualité constitutive vient se joindre l'effort persévérant des intelligences, la marche, vers le même but, ne saurait être que plus accélérée et plus rapide.

Telle est, ou au moins telle semble être la conviction des hommes de progrès, dans les deux grands ordres d'amélioration sociale qui comprennent l'*économie* et la *politique*, auxquels par conséquent ils donnent une importance aussi exclusive, que pour eux il semble ne pas exister un autre ordre de faits sociaux.

En effet, et quoiqu'un certain nombre des libres-penseurs se déclarent religieux, je doute fort qu'ils attribuent aux principes de cet ordre une prépondérance supérieure aux idées économiques et politiques qui les

(1). Id. Id.

préoccupent; mais ce qui est incontestable, c'est que tous les autres concentrent leurs efforts sur le développement incessant de celles-ci. Cela provient de l'erreur où ils se trouvent, croyant les deux ordres de progrès qu'ils encouragent capables de parvenir, tout seuls, au terme de leurs nobles aspirations.

Nous avons aussi payé un tribut à cette erreur, et la preuve en est consignée dans nos longues et persévérantes recherches pour trouver, dans différents pays, des institutions, des inventions, des progrès enfin, dans toutes les branches de la civilisation moderne, pour les introduire dans notre malheureuse patrie. Ce ne fut qu'après avoir fait ces longues études dont les résultats sont en partie consignés dans divers ouvrages (1), que nous nous sommes aperçu de la stérilité de nos investigations pour le but transcendant que nous nous proposions : car nous avons fini par nous convaincre, qu'à toutes ces savantes institutions, à toutes ces réformes politiques et économiques, manquait la base morale, presque anéantie, ou au moins complétement éliminée de leurs conceptions, dans les temps modernes.

A peine nous sommes-nous aperçu de ce défaut capital, que nous nous sommes empressé de le dénoncer. Cette seconde phase de nos efforts philosophiques date déjà de 1844 et 1845, que nous avons commencé à les exposer, dans une Revue spéciale que nous publiions à Madrid, et dont le résumé aphoristique, sous forme de

(1) *Cinq mois aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord*; Paris, 1836-1837 — *Voyage en Hollande et en Belgique* Paris, 1839.— *Notas de Viaje;* Madrid, 1844 etc.

conclusions, fut communiqué par nous à l'Académie des sciences morales et politiques, dans les séances des 13 et 20 septembre 1845. — Quelques-unes de ces conclusions étaient bien caractéristiques : comme celles-ci :

« La base religieuse détruite, le mot *liberté* est ab-« surde. La négation du lien religieux est l'affirmation « du matérialisme, et l'affirmation du matérialisme est « la négation de la liberté. »

« De là résulte que ce qui est aujourd'hui si fausse-« ment nommé *liberté*, est éminemment anarchique, et « que les sociétés prétendues libres sont éminemment « anarchiques. »

« La sanction religieuse évanouie, la loi dut se borner « à la protection des intérêts des passions, de l'égoïsme « des passions. »

« L'anarchie règne universellement dans le système « industriel, dans le système intellectuel, dans le sys-« tème moral ; en résumé, dans le système social qui les « renferme tous. »

Mais ce ne fut que plus tard, dans les moments critiques de 1848, que nous avons développé nos principes à cet égard, en déduisant, dans un mémoire destiné à être lu devant l'Académie des sciences morales, qui n'en a pas permis la continuation dans la séance du 7 décembre (1). Voici quelques conclusions capitales. Nous étions

(1) *Mon contingent à l'Académie* : sur les conditions de l'ordre et des réformes sociales. Ce premier mémoire, présenté à l'Académie en juin 1848, avait été inspiré par la demande faite par le général Cavaignac, chef du pouvoir alors, de lui venir en aide pour combattre l'anarchie des idées.

bien loin de soupçonner alors qu'il faudrait les soutenir vingt années plus tard :

« Ces conclusions (qui montraient comme une utopie, pour la situation présente, la pratique des grands principes sociaux, en politique et en économie) que nous pour-
« rions confirmer par des citations innombrables des
« écrivains les plus éminents de la France, conduisent à
« une autre conséquence ; savoir : que l'application pra-
« tique des principes économiques et sociaux au sein de
« la société actuelle, ne donne et ne peut donner pour
« résultat qu'une protestation irrécusable contre la théo-
« rie, économique ou sociale, qui les a dictés » (p. 56).

Et plus loin : « Ayant, par une série de raisonnements
« incontestables, basés sur des identités et non pas sur
« des analogies, élargi le cercle de nos conclusions logi-
« ques sur tous les systèmes d'amélioration sociale, nous
« n'hésitons pas à les condamner comme impuissants
« pour établir *directement* l'ordre rationnel ; et, comme
« nous l'avons déjà dit, nous n'hésitons pas non plus à
« porter, *a priori*, le même jugement contre tout *sys-*
« *tème économique* encore à naître, car toutes les for-
« mules conçues et à concevoir, *en y comprenant même*
« *la formule rationnelle*, reposent ou sont basées sur
« des conditions morales qui n'existent pas encore »
(p. 64).

En précisant mieux, sur le défaut de base morale, nous disions aussi : « D'après ce principe, nous pouvons de-
« mander quel sera le résultat de tout système d'orga-
« nisation matérielle ou économique établi indépendam-
« ment de l'organisation morale? — Nous avons déjà
« répondu dans d'autres écrits : L'ANARCHIE. »

Enfin, il y a une dizaine d'années, dans un livre où nous résumions en formules aphoristiques toutes nos conclusions scientifiques, économiques, politiques, philosophiques et religieuses (1), nous consignions celles-ci :

831. « Le défaut de moralité dans les principes économiques et politiques des sociétés modernes, fait que l'ordre social devient impossible. »

859. « Le progrès, indépendant du principe religieux, est essentiellement révolutionnaire. »

867. « Aucun système économique, aucune mesure administrative ne peut empêcher les funestes conséquences du progrès matériel indépendant du sentiment moral. »

On pourrait soupçonner que notre manière de voir, dans la constitution pratique de l'ordre moral, basé sur des principes religieux *incontestablement démontrés,* un préliminaire indispensable pour l'organisation des ordres politique et économique dans la société future, suppose chez nous la conviction de la nécessité d'arrêter le progrès matériel pendant que la démonstration et l'acceptation de tels principes ne sont pas établies. Mais, tel n'est pas notre avis, qui, du reste, deviendrait illusoire dans la pratique. A cet égard, nous n'avons pas besoin de donner d'autres preuves que celle de la répétition de ce que nous avons imprimé en 1849, constatant d'une manière assez claire le rôle social du progrès matériel, pour la grande évolution morale et religieuse qu'attend l'humanité. En parlant de la reconstitution économi-

(1) *Le mal et le remède.*

que, nous disions (1) : « Quoique la réforme économi-
« que rationnelle ne porte pas en elle-même les bases de
« l'ordre social, elle *forcera* à les chercher et à les éta-
« blir. La surexcitation des besoins produite par un dé-
« veloppement inconnu dans la production ; l'activité des
« échanges favorisés par tous les moyens matériels que
« la société possède ; la destruction de toutes les entra-
« ves opposées jusqu'ici au libre exercice du travail, doi-
« vent réagir sur le développement de toutes les intelli-
« gences qui se trouvent alors, relativement à l'ordre
« des idées, dans une anarchie pareille à celle qui règne
« aujourd'hui dans l'ordre des faits. Mais alors, aussi,
« la réforme économique chez les masses, ayant opéré
« une organisation vigoureuse par la liberté, leur don-
« nera la victoire contre la minorité seulement exploi-
« tante par les restes des priviléges anciens. L'ordre
« social étant inconcevable en dehors de la subordina-
« tion de la liberté à la raison, cette deuxième manifes-
« tation de la *loi historique* de l'humanité doit se faire
« nécessairement. Alors, l'humanité arrivera à la con-
« quête de l'ordre, sous peine de mort sociale.

« Ce sera ainsi que le progrès dans le système ma-
« tériel ou économique, par l'effet même de l'immense et
« inévitable perturbation qu'il doit jeter dans un mem-
« bre de l'équation sociale, amènera le développement de
« l'autre, afin que de l'égalité entre eux résulte l'harmonie
« ou l'ordre. C'est de ce point de vue que nous examinons

(1) Cela est opposé à l'assertion de Proudhon, pour lequel la *réforme économique, avec les conséquences qui en découlent, constitue tout le socialisme.*

